

“ satisfactions d'un estomac repu,—mais sur un mode  
 “ si tendre, avec un tel sentiment du rythme, d'un  
 “ élan si passionné, qu'on oublie l'oiseau pour n'en  
 “ tendre que le musicien ” (\*).

Les poètes, qui accompagnent le rossignol de leurs soupirs amoureux jusqu'en Orient, n'en voudraient-ils pas à Fromentin de ce détail de viande crue et de beurre ? Il est vrai qu'il appelle le rossignol : “ l'âme éloquente des choses tendres, la musique même des sentiments humains. ” Oui, mais enfin la cuisine de l'incomparable musicien est vraiment de trop ?

“ Gardons l'illusion, ” a dit Victor Hugo. Je le veux bien, mais comment ? Ne pourrait-on pas demander aux poètes et aux artistes de nous y aider un peu ? Et que pourraient-ils nous répondre, sinon d'écouter chanter le rossignol ?

J. AUGER.

## LA LITTÉRATURE

ET LA

## PHILOSOPHIE ALLEMANDES

*Conférences de M. Lefavre, à l'Université Laval.*

Si le lecteur a suivi attentivement les différents articles qui, dans les numéros précédents de la revue, reproduisaient en abrégé les conférences de M. Lefavre, il a dû remarquer que la première et une partie de la deuxième nous ont présenté le tableau de la littérature allemande à la fin du siècle dernier et dans les trente premières années du nôtre ; que la seconde moitié de la deuxième et toute la troisième sont consacrées aux philosophes les plus éminents de l'Allemagne et à leurs systèmes philosophiques ; la quatrième enfin aux historiens, aux écrivains contemporains.

Vu l'énorme différence qui existe entre le génie allemand et le génie français, ce n'était pas chose facile que de rendre toujours attrayant un pareil tableau. Disons tout de suite que M. Lefavre y a parfaitement réussi. En littérature, il a su présenter

à ses auditeurs les figures les plus originales du Parnasse germanique ; il a su choisir avec art les citations qui expriment le mieux leur génie, les plus propres aussi à faire apprécier le puissant souffle lyrique qui distingue éminemment la littérature allemande. En philosophie, il a débrouillé avec une lucidité toute française le fatras des élucubrations transrhénanes, a fait ressortir les points les plus saillants de chaque système, ses postulats et ses conséquences. Il nous en a donné ni trop ni peu, ce qui était malaisé en si ample matière. Il nous a fait suivre d'un cœur léger cette filiation qui, des monades de l'honnête Leibnitz, va aboutir au terrible pessimisme de Schopenhauer. Il a su par des analyses délicates, par des saillies spirituelles, relever ce fond ardu et parsemer d'oasis jusqu'aux steppes arides de la métaphysique transcendante.

Pour les écrivains ou les philosophes de premier ordre, de courtes biographies, une description sobre mais suffisante du milieu dans lequel ils sont nés et ont vécu, viennent jeter sur les caractères et les œuvres ces fortes lueurs dont la critique moderne ne saurait se passer. Tout cela ne constitue que les mérites de détail et de forme de l'œuvre de M. Lefavre. Mais il en est un autre plus important à nos yeux, et qui en est comme le fond même. Il n'a analysé la littérature et la pensée allemandes que pour pouvoir en donner une synthèse. Il est le premier, croyons-nous, qui ait cherché à rendre compte de ce fait, à résoudre cette question : comment une nation de songes creux humanitaires, de rêveurs occupés de hautes spéculations, de poètes fantasques, hallucinés ou visionnaires, a-t-elle abouti à un despotisme à un militarisme pire que celui de Napoléon Ier ? Comment la patrie traditionnelle des penseurs s'est-elle transformée en une immense caserne ? Comment de cette officine de la fraternité universelle, qui se proposait de nous faire embrasser jusqu'aux Chinois avec des larmes de tendresse, sont sortis la terreur organisée et le massacre scientifique ? Comment de ce sanctuaire de l'idéal, du désintéressement intellectuel, des effusions et des communions mystiques, de l'admiration de la nature, des épanchements clair-de-lune, ont surgi le culte de la force, les fumées de l'orgueil, l'amour des jouissances et de la domination matérielles. Voilà ce que M. Lefavre a voulu chercher, et c'est ce qui constitue l'originalité de ses travaux. Est-ce à dire pour cela qu'il ait bien trouvé ce qu'il cherchait, que nous n'ayons aucune erreur à signaler, en un mot, que nous soyons complètement satisfait ? Non ! et nous allons dire pourquoi.

Certes nul peuple n'a subi plus que les Allemands

(\*) *C'est dans le Sahara.*